

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 70 (1931)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Nos curiosités  
**Autor:** Schabzigre, Aimé  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-223827>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Oï !

— Eh bin ! lâi avâi pas mé de belion que su on lé. Cen que Coraillon l'avâi prâi po dâi belion l'êtaï rein que l'ombro dâi poï que la clliére fasâi travessâ lo trotooi !

Marc à Louis.

#### CHACUN PREND SON PLAISIR OU IL LE TROUVE

**M**A femme et moi, nous n'avons pas les mêmes goûts. Nous n'avons sur rien la même opinion.

Il suffit que je dise blanc pour qu'aussitôt elle dise noir.

Une incompatibilité d'humeur absolue nous sépare irrémédiablement. Mais nous n'en souffrons nullement et nous en avons pris depuis longtemps notre parti.

Moi j'aime la vie, la gaîté, les plaisirs, le bruit ; ma fidèle compagne aime tout le contraire.

Il m'est très agréable de sortir ; mais il suffit que je lui propose de venir voir une pièce comique au théâtre pour qu'elle exprime aussitôt le désir de rentrer dans sa coquille et pour qu'elle déclare :

— J'aime mieux rester chez nous, j'ai, du reste, la migraine.

Elle a toujours quelque chose, un malaise qui lui fronce le front et qui lui renfrogne le visage.

J'aime la bonne chère. On me servirait à chaque repas un bœuf rôti, que je n'en ferais qu'une bouchée. Je ne suis pas musicien, je ne m'entends pas, comme elle, aux sonates et aux symphonies.

Ma femme ne boit que des infusions ; elle ne mange pas, elle grignote et encore, ça ne veut pas passer. Elle prend des pilules pour avoir de l'appétit et c'est le contraire qui arrive, les pilules lui chargent l'estomac. Elle prend des capsules pour digérer et c'est comme si elle ajoutait une barre de fer.

Enfin, chacun prend son plaisir où il le trouve, mais, elle et moi, nous ne le trouvons jamais à la même place.

Néanmoins, notre budget est partagé en deux parts égales : la sienne, la mienne.

Ce que je dépense en tabac, elle le dépense en pharmacie et elle n'a rien à me reprocher.

J'aime la pêche. Je suis allé faire l'année dernière une belle partie.

— Toi qui aimes la nature, lui dis-je, viens, tu verras là-bas des arbres, des plantes, des végétaux, des pierres, de la terre, de l'eau, du ciel, cela t'amusera ; tu t'assieras sur le bord de la rivière et tu la regarderas couler toute la journée.

Savez-vous ce qu'elle m'a répondu ?

— Avec les deux cents francs correspondants à ceux que tu dépenses, j'irai chez le dentiste me faire aurifrir quelques dents.

Quel agrément peut-elle trouver à se faire mettre de l'or dans la bouche ? Je ne l'ai jamais compris.

Je suis allé cette année au Tessin, pour faire comme tout le monde.

Le Tessin c'est le pays du soleil, le soleil c'est la santé.

J'ai donc passé mes vacances là-bas et j'avais invité Philomène à me suivre comme elle en a fait la promesse devant Monsieur Pettabosson.

Elle prétexta, pour refuser, que les voyages la fatiguaient et elle resta.

Du reste, j'aimais mieux cela.

A mon retour, elle me demanda seulement combien j'avais dépensé.

Je lui indiquai la somme en lui disant que la même somme était à sa disposition pour un plaisir personnel, celui qu'elle voudrait.

Je la vis aussitôt battre des mains joyeusement et elle s'écria :

— Je suis très heureuse que tu me remettes une aussi jolie poignée de billets.

— Tu vas faire un voyage à ton tour ?

— Non, je vais me faire opérer de l'appendicite.

Et elle se mit à sauter comme une petite folle.

#### LE PRIX D'UN HOMME

**P**OUR rire un peu, car vraiment il y a de quoi.

Un médecin américain a prétendu que, si l'on évalue un homme au prix des substances constituant son corps, il ne vaut pas plus d'un dollar. Il estimait qu'un homme pesant 75 kilos ne fournit, en graisse, que de quoi fabriquer trois bougies, en eau à peine de quoi laver un drap, en fer de quoi fabriquer un clou de la grosseur du petit doigt, en chaux à peine de quoi badigeonner un petit poulailler et qu'avec le soufre que nous possédons on pourrait tout juste estourbir les puces d'un vieux chien de même que notre sucre ne permettrait que d'adoucir quelques tasses de thé.

Cette étrange statistique a scandalisé un chimiste italien, qui a refait, avec pas mal d'exagération, je crois, les calculs de l'*Américain* et en a tiré une autre statistique non moins cocasse. Il a ainsi reconnu que nous renfermons suffisamment d'hydrogène (7 kilos) pour, avec dix hommes gonfler un ballon analogue à ceux des jours de fête (comme précision c'est un peu vague), autant de carbone que 9000 crayons (soit 6 fois la hauteur de la Tour Eiffel), suffisamment de phosphore pour fabriquer 820.000 allumettes et qu'en réalité, nous contenons les substances de six clous, soixante bougies, et une vingtaine de cuillerées de sel marin.

**Histoire sainte.** — La gouvernante. — Je vous assure que la Bible dit que Salomon avait sept cents femmes !

— Mademoiselle, est-ce qu'il les avait toutes à la fois ?

L'enfant, qui a assisté dernièrement au mariage d'une de ses tantes : — Mais, mademoiselle, comment a-t-il pu toutes les faire entrer à l'église.

#### NOS CURIOSITÉS

**S**OUT récemment, il me prit envie, un soir, d'aller surprendre mon vieil ami Casimir l'enthorey. Je le trouvai en pantoufles et installé confortablement dans un moelleux fauteuil. L'excellent homme était occupé à feuilleter un opuscule dont le contenu devait être mirifique, car la face épanouie de mon ami reflétait la plus claire satisfaction.

— Alors, lui fis-je, que se passe-t-il d'heureux dans le monde ?

— Mon cher, me répondit-il d'un ton badin, notre canton est à l'honneur et, me voyant ouvrir de grands yeux, il poursuivit :

— Connais-tu Goumoëns-le-Jux ?

— Si je le connais ? Que penses-tu ? Je ne suis pas Vaudois pour des prunes. Goumoëns-le-Jux est pour nous ce qu'est Bümpliz aux Bernois et Tarascon à tous les Tartarins.

— Eh bien ! écoute-moi. D'après les résultats du dernier recensement, je constate que dans notre canton déjà si riche en curiosités de tous genres, nous pouvons nous enorgueillir de posséder la plus petite commune de Suisse par le chiffre de sa population, car c'est précisément Goumoëns-le-Jux qui tient le record avec ses trente habitants répartis, je suppose, entre quatre ou cinq maisons tout au plus. Tu vois ça, le village de Goumoëns-le-Jux aux côtés de la ville de Zürich, la commune la plus populeuse ? C'est comme Pat et Patachon, l'éléphant et la fourmi, le géant et le nain. Désormais, pour tout Suisse renseigné, ces deux localités seront indissolublement associées, car, dans notre pays, on n'est pas républicain-démocrate-égalitaire sans mettre sur le même piédestal la plus grande et la plus petite de nos communes politiques.

Si Pomppales constitue à lui tout seul le milieu du monde — et il l'est, puisque nous l'affirmons — il faut que Goumoëns-le-Jux fasse également fortune. Que serait-ce si l'on y créait des pensionnats pour jeunes filles et jeunes garçons des deux hémisphères, des hôtels pour les romanciers, pour les étoiles du cinéma, avides de sensations nouvelles, ainsi que pour les couples en voyage de noces à la recherche d'un paysage idyllique ? Chacun, cela paraît certain, voudrait y venir séjournier

et saluer le syndic de 29 administrés, afin de pouvoir se vanter ensuite d'avoir vu, avec son potentat, la plus petite commune de la Suisse et peut-être du monde !

— Halte-là, Casimir, tu t'emballes ! Ne songes-tu pas qu'en y construisant des pensionnats, des hôtels, et en faisant de Goumoëns-le-Jux un nouveau Hollywood cinématographique, tu augmenterais sensiblement la population de la commune qui perdrait du même coup tout ce qui fait sa renommée ?

— Non, non, je ne m'emballe point, répliqua Casimir Tenthorey. Tous ces caravansérails, nous les édifierions à proximité de Goumoëns-le-Jux, mais pas sur son territoire. Goumoëns-la-Ville ne demanderait pas mieux que de se muer en une véritable ville.

Puis, après avoir tordu le bout de sa moustache, Tenthorey ajouta :

— Vois-tu, il y a des localités qui sont prédestinées, par leur nom, à figurer dans les fastes de l'*Histoire*. Malgré ses caux qui s'écoulent sur deux versants différents, Pomppales, déjà cité n'eût, par exemple, jamais osé prétendre représenter le milieu du monde, s'il n'avait possédé un nom ronflant comme une trombone. Et, Goumoëns-le-Jux ne fut-il pas de tout temps aussi célèbre dans notre canton que n'importe laquelle de nos villes ? Le nom savoureux de ce village allumait et allume encore l'imagination de nos gosses qui, dans leurs rêves, en font l'enseigne d'une immense fabrique de jus de réglisse. Les dames, elles-mêmes, n'extirpent plus de leur mémoire ce Goumoëns qu'elles se représentent aussi plein de jus doux que le fruit d'un ananas, tandis que les Parisiens en passage chez nous annoncent, en se léchant les babines : « goût moins le jus », quel est le sens de cette expression drôle de banquet de province ?

Pendant que mon ami Casimir pérorait et chantait la gloire future de Goumoëns-le-Jux, je m'emparai de l'opuscule avec les chiffres du recensement, voulant m'assurer par mes propres yeux que nous possédions réellement une commune littiputaine de trente habitants ayant à sa tête un taupier, un conseil général, une municipalité et un syndic, sans parler des autres fonctionnaires supérieurs et inférieurs. Et, en moi-même, je me disais en comparant le peu d'importance de certaines de nos communes avec ce qui existe dans d'autres cantons :

— Il n'y a pas ! Si nous, Vaudois, avons été longtemps privés de la liberté de nous gouverner nous-mêmes, nous nous rattraperons largement et démontrons ouvertement notre attachement aux principes régionalistes, en commençant déjà par les affaires communales.

Il faut croire que les petits cantons, tels les deux Rhodes appenzellois et Zoug, pour ne citer que ceux-ci, ont d'autres principes de gouvernement que les nôtres, car là-bas les plus petites communes possèdent respectivement 537, 1384 et 742 habitants. Chez nous, à part Goumoëns-le-Jux avec ses trente « âmes », nous avons encore Champmartin qui en compte 39, Envy 43, Romairon 48 et bien d'autres villages avec une population guère plus nombreuse.

Après avoir examiné ces chiffres, je fis remarquer à mon ami Casimir qu'il avait pleinement raison de croire à la vertu de certains noms de localités, puisque je dois avouer avec bon nombre de concitoyens que nous connaissons Goumoëns-le-Jux de viselle date à cause de son nom, tandis que jusqu'à maintenant nous ignorions tout de l'existence dans le pays d'un Champmartin, d'un Envy et, perdu dans le romarin, sans doute, d'un Romairon.

Antepluché les chiffres de tous les cantons, sauf de Fribourg, j'allais rendre l'opuscule à Casimir Tenthorey quand, dans les dernières localités à comparer, j'aperçus, après Coussiberle — qui devrait se dénommer plutôt Coussiberle — j'aperçus, dis-je, la commune d'Illeens, au cœur du pays fribourgeois, avec je vous le laisse deviner, une population totale de .... sept habitants, adultes et enfants, tout compris ! Tenthorey, frappé tout à la fois au cœur et au cerveau par

mon exclimation, n'en croyait pas ses yeux et s'écria :

— Sept habitants pour une commune, mais c'est impossible ! Il n'y a sûrement qu'une seule maison et qu'une seule famille dans cet Illens de malheur ! Et le conseil général, la municipalité, qu'en font-ils ? Il faut pourtant plusieurs hommes pour former « les autorités ». Non, non, chose pareille n'existe pas, c'est une erreur !

J'eus beau insister sur le caractère officiel de la publication, Tenthorey n'en voulut et n'en veut pas démodré. Il affirme qu'à admettre des contresens, nul n'est tenu. Je ne serais pas étonné si, dès que ses loisirs le lui permettront, il partait pour le canton de Fribourg, afin de mettre les choses au point et les gens à la raison. En attendant, il ne reconnaît pas à Illens, avec ses sept habitants, le caractère de commune et persiste à considérer Goumoëns-le-Jux comme hors de compétition, car, répète-t-il toujours, « il n'y a pas en Suisse de commune sans conseil général et municipalité ». *Aimé Schabzire.*

**Anecdote sur Bizet.** — Bizet, l'auteur de « Carmen », visitait l'Espagne. Bizet était descendu à l'hôtel, mais il n'y prenait jamais ses repas. C'est en vain que l'hôtelier lui répétait chaque jour d'un ton supplpliant :

— J'espère que vous dinerez aujourd'hui, illustre señor.

— Non, répondait invariablement Bizet. J'ai promis d'aller chez des amis.

Et l'hôtelier levait de grands bras désolés en s'écriant :

— Quel malheur pour moi, señor ! Vous me couvrez de ridicule !

Or, quand l'auteur de « Carmen » demanda sa note, il y trouva ces quatre mots :

« Dix repas : cinquante pesetas. »

— Mais je n'ai pas pris ces repas ! protesta Bizet.

— Si vous les aviez pris, ce ne serait que trente pesetas, dit l'hôtelier.

— Ah ! et les vingt autres pesetas ?

— C'est pour le ridicule, señor !



## LA MÈRE

*Roman inédit.*

10

### CHAPITRE V.

— Plus bête que méchant, disait parfois le Dr Pilloud en parlant de Porchard père.

Et il avait raison. L'entrepreneur n'était pas sincèrement mauvais. Apre au gain, il pistaît sur l'argent comme un chien sur la bête, mais sans cruautés inutiles; son geste, fut-il brutal, avait toujours pour excuse l'appétit insatiable des écus. Une héritéde de gens travailleurs et économies, mais moins audacieux, l'influencait de toute sa puissance mystérieuse. Son grand-père, Bienvenu Porchard, limousin et maçon, débarqué jadis, dans le pays, truelle sur le dos, pour y faire campagne de labeur, en un temps où « le bâtiment ne marchait guère », y était néanmoins resté, trimardant, toute sa vie, de ville en village, et amassant quelques batz. Il y avait pris femme du côté d'Epalinges. Le fils de ce Porchard premier, maçon comme lui, se fit naturaliser pour éviter les sept années de service militaire en France. Ainsi, la famille était vaudoise depuis trois générations. Cependant la vie, les meurs, le milieu, tout en modifiant un peu leurs idées et leurs allures, ne changèrent rien à la ténacité laborieuse et avide de la race. Auvergnats ils étaient, Auvergnats ils restèrent. Gagner de l'argent fut toujours leur fonction naturelle, comme au chat de chasser les souris ; et ils accomplirent cette fonction honnêtement, mais durablement, sans souci ni pitié des obstacles. Ainsi, l'affaire de Marie David n'était pour Porchard père qu'un incident au cours de la lutte coutumière : une motte de terre plus résistante, que le paysan brisait d'un coup de sabot. Et, même, le mauvais geste accompli, il n'y pensait plus. Cette femme allait certainement partir avec sa marmaille, et il pourrait derechef louer la bara-

que. C'est tout ce qu'il désirait. Son parfait égoïsme le rendait inconscient et presque irresponsable.

De là, sa stupéfaction lorsque Valentin, la voix dure, lui présenta le *Socialiste* avec ces mots peu aimables :

— Tu fais de la belle besogne. C'est du pro-

— Hein ? Quoi ? Quelle besogne ?

— Là, devant toi, lis *Monsieur Vautour*.

— Connais pas, moi, ce gaillard.

Valentin Porchard ricana.

— Tu crois ? fit-il.

— Cette idée ! Bien sûr, que je crois.

— Lis toujours.

Porchard père obéit.

— Mille sacrés noms de... jura-t-il en jetant la feuille sur son bureau.

— Tu le connais, maintenant. Bien tapé, hein ?

Mais l'entrepreneur ne remarquait pas l'ironie. Il se démenait, agitant les bras, secouant sa grosse tête crêpue, sacrant, brâmant. Que lui voulaient ces gens ? Qu'est-ce que ça pouvait leur ficher ?... N'avait-il pas le droit d'agir comme il l'entendait ? Se mêlait-il de leurs affaires à ces « bougres de socios ».

— Est-elle à moi, la maison, ou à eux ? Hein ?

— Pas question de ça.

— Question de quoi, alors ? Une vengeance, parbleu. Le régent Cruchon qui a été conter l'affaire à Léchaud. C'est tout simple. Ah ! si j'étais resté de leur bord...

Valentin interrompit, non sans malice.

— Quand on est patron, c'est impossible.

Porchard père ne vit pas le piège et y tomba avec candeur. L'héritéde séculaire du paysan limousin, attaché au sol, respectueux des traditions et des propriétés, apparut toute pure.

— Naturellement, fit-il. Les idées ne sont plus les mêmes. On change. Je m'étais trompé. Ça arrive, hein ?

— Et c'est moi qui paye. Tu trouves ça tout naturel aussi ?

— Qu'est-ce que j'y peux ?

— Maintenant, rien du tout, mais, sacrebleu, tu pouvais éviter cette sotte histoire, laisser cette femme tranquille ; j'aurais arrangé cela, moi.

Porchard haussa les épaules.

— Vas-tu pas t'emballer pour cette David ?

L'avocat eut alors un geste de dédaigneuse pitie. Décidément, avec toute sa ruse d'Auvergnat vernie d'instruction passable et de lectures, son père était resté naïf. Croire que Valentin Porchard « s'embalait » pour ces gens ? Ah ! certes, si quelqu'un se souciait peu de la veuve et des gosses, c'était bien lui. Mais l'opinion ! oui, l'opinion, les préjugés, la foule, ça existe.

— Les préjugés, répéta Porchard étonné. C'est toi qui parles de préjugés ? Hein ?

— Parfaitement. C'est moi. Tu trouves idiot ? Possible. Dans tous les cas, tu ne peux pas les mépriser, ces préjugés. Il faut être diablement fort pour les heurter de front. Dès qu'on y touche, le public se redresse et s'imagine que le monde est flambé. Or le public est plus puissant que toi, Monsieur Porchard, et je le ménage, moi, le public, je respecte ses vieilles idées...

Il les flattait même, ne se moquant ni des uns, ni des autres. Non que son orgueil n'eût pris plaisir à railler les faiblesses du voisin, mais il savait que le peuple encense seulement ceux qui le prennent au sérieux et se prennent au sérieux eux-mêmes : les gens graves et beaux parleurs. Il gardait donc de la tenue et parlait bien.

Cela stupéfiait Porchard père. Il ne se retrouvait plus dans cet héritier diplomate. Et, cependant, c'était bien encore la ruse patiente du limousin, mais affinée, transformée par les croisements, le milieu, l'éducation, la culture intellectuelle. Une évolution superficielle s'était opérée, peu à peu, dans la mentalité Porchard, depuis le jour où l'aïeul Benjamin passait le Jura, son baluchon sur l'épaule et ses outils dans un sac de toile. Elle avait changé de plumage sans, toutefois, changer d'esprit.

Valentin, cependant, continuait de récriminer.

— Tu as de l'argent, disait-il. Mais, je con-

nais tes affaires. Il y en a pas mal d'engagé. Tu bâts, tu risques. Oh ! je comprends ça, mais tu dois comprendre aussi qu'une catastrophe est possible.

Ce mot inquiéta le vieux travailleur. Il crut à un avertissement basé sur quelque fait certain : une banque menacée, une débâcle de bourse.

— Une catastrophe ? demanda-t-il. Pourquoi ? Laquelle ?

— Je n'en sais rien ; mais il faut tout prévoir. Quant à moi, je débute. Si tu me tires dans les jambes avec de pareilles gaffes, ce n'est pas drôle. Ce matin, je n'étais guère à la noce au « Grand Café ». Et puis, qui sait, j'aurais peut-être eu besoin des « socios ». A présent, fini... n-i-ni.

— Mais tu ne leur as rien fait. Que te reprochent-ils ?

— D'être ton fils.

Mot cruel et injuste, qui atteignit le pauvre homme en pleine poitrine. Ce gros travailleur, à face ronde, à toison rude, à mâchoire volontaire, fortement musclé, « solide du coffre et des piautes » — selon son expression — chancela presque sous cette parole froidelement articulée avec la voix indifférente, mais implacable, d'un président d'assises. C'est que le vieux Porchard, homme médiocre dans la vie sociale, était en revanche, un père passionné. Sa femme, morte depuis longtemps, faible créature, effacée, douce, jolie, dont Valentin avait hérité toutes les qualités physiques sans y joindre les perfections morales, ne subsistait plus, dans la mémoire du veuf, que comme une image frustre ; et, sans la ressemblance frappante de la mère et du fils, la pauvre Lydie eût été absolument oubliée. Porchard l'avait épousée pour une petite dot, qui lui permit de s'intéresser à quelques affaires fructueuses, dont les bénéfices l'aiderent à entreprendre seul et à réussir. Elle lui avait donné un fils, puis elle était morte. Valentin se la rappelait à peine. *(A suivre).*

*Prosper Meunier.*

**Au restaurant.** — Un client au garçon. — De la langue ? En principe, mon ami, je ne mange jamais de ce qui sort de la bouche d'un animal.

Le garçon. — Eh bien, alors, prenez un œuf !

**Bour-Ciné-Sonore.** — « *Hallelujah* », le chef-d'œuvre de King Vidor jouit d'une réputation mondiale, c'est pourquoi la nouvelle direction du Cinéma du Bourg se l'est assuré pour sa première semaine d'exploitation. Après plus de deux ans de patients efforts dans le Tennessee, King Vidor a pu réaliser son œuvre.

Avec une rare maîtrise, il nous révèle l'âme du nègre sous ses aspects les plus variés, les plus attachants, la simplicité, l'ingénuité des premiers âges s'allient au mysticisme du néophyte, et parfois à la soudaine féroce du sauvage. Dans ce film splendide et si divers vous aurez la vision d'une religion spontanée aux rituels primitifs, fats d'appels délivrants à la pitié d'un être supérieur inconnu et entraînant parfois à des scènes d'une exaltation qui confine à la folie.

Au programme, les actualités Fox Movieton et un excellent comique. Location ouverte Tél. 26.783.

**Pour la rédaction :**  
J. BRON, édit.

**Lausanne.** — Imp. Pache-Varidel & Bron.

## Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Commandez dès maintenant

**Caisse à fleurs - Bacs à plantes**  
monture fer, garniture **ÉTERNIT**

**DIZERENS, Clôtures, fabricant**  
Tivoli 12, LAUSANNE      Tél. 25.395

— Demandez catalogue et prix